

# ARGUMENTS

*La rubrique «Arguments» offre un lieu de discussion et de confrontation.*

*«Arguments» souhaite contribuer à un dialogue scientifique fécond en publiant des réactions à diverses publications scientifiques. Ces pages sont également ouvertes aux réflexions suscitées par les dossiers de la revue.*

## A PRIORI ÉPISTÉMOLOGIQUE ET FÉCONDITÉ HEURISTIQUE

**Une réponse de Jacques Le Bohec à la lecture “focalisée” de son ouvrage sur les “mythes professionnels des journalistes français” et de celui de Cyril Lemieux sur les “fautes professionnelles” par Gérard Derèze<sup>1</sup>**

Le dialogue entre savants est souvent atone, paralysé et faussé par les enjeux de pouvoir internes au milieu académique. Les points de vue juxtaposés et s'ignorant l'un l'autre, par mépris croisés ou indifférence snob, font office de succédané. Les notes de lecture sont l'un des seuls lieux où un débat peut (parfois) s'instaurer. C'est pourquoi il convient de féliciter la revue belge *Recherches en communication*, publiée par le Département de communication de l'Université catholique de Louvain (UCL), pour sa rubrique “Arguments”. C'est dans ce cadre que Gérard Derèze, professeur en communication à l'UCL et responsable de l'orientation “journalisme”,

---

<sup>1</sup> G. DERÈZE, “Regards socio(-anthropo)logiques sur les journalistes et leur métier”, *Recherches en communication*, n° 13, 2000, pp. 195-209. Ce n'est que fortuitement et récemment que j'ai pris connaissance de ce texte (en “browsant sur le net”...), ce qui explique le décalage dans le temps de ma réponse.

a publié une lecture “focalisée” du livre de Cyril Lemieux et du mien<sup>1</sup>. Ma réponse s’inscrit donc dans le cadre du “dialogue scientifique fécond” souhaité par la direction et la rédaction de la revue d’outre-Quévrain. Il était logique de réaliser une telle comparaison entre deux livres traitant du journalisme et publiés au même moment. J’y suis abondamment cité, quand l’habitude est plutôt à l’assassinat symbolique par procuration avant de déguerpier, par le biais d’allusions où l’auteur visé n’est quelquefois pas mentionné, ce qui autorise toutes les déformations de son propos pour emporter une victoire à la Pyrrhus. Il est donc primordial de souligner d’emblée le courage intellectuel de Gérard Derèze, qui a pris le risque d’être nuancé, démenti et analysé. Les désaccords entre chercheurs, quand ils sont sincères et argumentés (ce qui est le cas ici), sont l’honneur de la communauté savante et font partie des formes que prend le contrôle mutuel entre pairs (dont l’égalité supposée est mythique).

### Les points aveugles de la lecture “focalisée”

En premier lieu, il convient de mettre en lumière une conséquence presque mécanique des lectures croisées, à savoir donner des images pieuses à l’un et du charbon noir à l’autre (j’ai moi-même cédé à la tentation naguère). En plus de ce manichéisme, le risque est de créer artificiellement un hiatus sidéral. Pourtant, il serait tout aussi opportun de montrer, certes les différences et les divergences, mais aussi les complémentarités, les convergences et les limites respectives (sans œcuménisme excessif). C’est ce qui se serait passé si le lecteur ne s’était pas résolu à ne tenir compte que d’extraits succincts. La justification apportée par G. Derèze ne convainc guère<sup>2</sup> ; elle est réitérée à la fin, comme pour trouver une absolution tacite : “conscient que les lignes qui précèdent ne rendent pas justice à l’ensemble du travail des deux auteurs...” (p. 208) ; mais cette figure de rhétorique n’épuise pas l’interrogation sur la démarche adoptée, la stratégie de dénégation

<sup>1</sup> C. LEMIEUX, *Mauvaise presse. Une sociologie compréhensive du travail journalistique et de ses critiques*, Paris, Métailié, 2000 ; J. LEBOHEC, *Les mythes professionnels des journalistes. L’état des lieux en France* (titre complet), Paris, L’Harmattan, 2000.

<sup>2</sup> “saisir, à notre manière, quelques enseignements intéressants pour les recherches à venir”, G. Derèze, p. 196.

non plus<sup>1</sup>. Le procédé consistant à expurger les ouvrages de 90% de leur contenu, en ne conservant que les remarques des auteurs sur leur rapport à l'objet pose problème<sup>2</sup>.

Néanmoins, les remarques qui s'ensuivent ne sont pas inintéressantes ; elles s'inscrivent dans une nécessaire réflexion collective (sur les paradigmes, les méthodes et les techniques) que l'on peut qualifier d'"épistémologique". G. Derèze estime ainsi que mon approche ferait peu de cas des logiques d'acteurs, au contraire de l'approche dite "compréhensive". Il opère une dichotomie entre mon livre, où "tous les témoignages sont des données de deuxième main", avec le "risque de ne prendre en compte que ce qui «arrange», et convient à l'hypothèse explicative de l'auteur" (p. 207), et celui de C. Lemieux, qui "respecte les discours des acteurs" (p. 209). Il dévoile alors l'*a priori* qui préside au choix du procédé : "La perspective de C. Lemieux –plus proche de nos propres orientations de recherche..." (p. 207), sous-entendant que ce dernier n'utilise pas de données de seconde main. Il est également soucieux de défendre l'idée que ce n'est pas parce que l'on fait de l'ethnographie que l'on est voué au descriptivisme plat, credo lyrique final que je partage totalement<sup>3</sup>. Il faut d'ailleurs féliciter sans ambages G. Derèze pour cette orientation, qui se concrétise dans les propositions de sujets à ses étudiants. Il commet néanmoins une erreur en l'assimilant à l'ethnométhodologie, qui est moins une technique d'investigation de terrain qu'une abdication des chercheurs<sup>4</sup>.

On remarque aussi une tendance à l'essentialisation des deux auteurs comparés, problème naguère soulevé par Michel Foucault<sup>5</sup>. Par une série d'éliminations successives (passés sociaux respectifs des

<sup>1</sup> "notre objectif n'est pas de rédiger deux résumés les plus neutres ou les plus complets possible", G. Derèze, p. 196.

<sup>2</sup> "recomposition interprétative (d'une partie) des travaux des auteurs", G. Derèze, p. 196.

<sup>3</sup> "le chercheur qui s'engage dans la voie d'une socio(-anthropo-)logie des pratiques sociales (journalistiques ou autres) fondée sur le détour compréhensif n'a pas pour vocation d'être dupe ou de se proclamer censeur" (G. Derèze, p. 209).

<sup>4</sup> "Faut-il rappeler qu'en suivant les ethnométhodologues, ..." (G. Derèze, p. 205) ; "Ce point de vue implique que la connaissance scientifique est coextensive à la connaissance de sens commun, à la vision indigène de la société" (G. Derèze, p. 205). P. Corcuff a réussi à faire passer du vieux suranné pour du neuf à la mode auprès d'une génération de jeunes chercheurs français d'origine sociale élevée soulagés de prétendre faire de la "sociologie" et du "terrain" en échappant aux vilains et vulgaires déterminismes. P. CORCUFF, *Les nouvelles sociologies*, Paris, Nathan-Université, coll. "128", 1995.

<sup>5</sup> M. FOUCAULT, *L'ordre du discours*, Paris, Éd. de Minuit, 1971.

auteurs, travaux antérieurs, parties tronquées des livres), G. Derèze construit successivement “Jacques Le Bohec” et “Cyril Lemieux” comme des figures emblématiques permettant de décliner des partis pris épistémologiques décrits comme inconciliables. Le risque de se fourvoyer en procédant ainsi n’est pas négligeable : ainsi, je ne suis nullement un adversaire de l’enquête empirique. Ô surprise ! je la pratique personnellement depuis longtemps... (même si on peut toujours en faire plus et mieux)<sup>1</sup>. En voici quelques exemples (entre autres, pour ne pas sombrer dans le narcissisme) : passation de questionnaires lors des manifestations de novembre-décembre 1986 ; entretiens semi-directifs avec des électeurs de Le Pen ; observation participante en tant que localier ; dizaines d’entretiens avec des localiers et des édiles pour la préparation de ma thèse<sup>2</sup> ; récentes observations dans le cadre d’une recherche sur les rapports médias/Le Pen ; etc.. Il s’est donc un peu précipité en identifiant chez moi une “position de surplomb” (p. 203) et en estimant que j’“escamote” les données empiriques (p. 297)<sup>3</sup>. Mais bizarrement, le lecteur ne cite aucun fait matériel qui viendrait infirmer mon analyse, ce qui laisse perplexe au vu du jugement globalement négatif qu’il énonce, dont le caractère préconçu saute aux yeux de chacun.

Mon ouvrage témoigne donc d’une connaissance de l’activité journalistique concrète. Pour vérifier cela, il suffit de lire l’entrée “Humanisme”<sup>4</sup>, où est démontré le caractère pharisaïque des autojustifications valorisantes formulées dans son journal (sans risque d’être démenti dans ses colonnes) par le directeur du quotidien régional catholique *Ouest-France* (Rennes) en énumérant dans treize pages bien remplies les multiples preuves de l’écart entre les prétentions humanistes du directeur et la réalité prosaïque de la vie de “sa” rédaction. Dans ces conditions, une grande partie du propos de G. Derèze s’effondre, surtout que je cite –positivement– les travaux de

<sup>1</sup> J. LE BOHEC, “Les rapports en élus et localiers. La photographie de presse comme enjeu de pouvoir”, *Politix. Travaux de science politique*, n° 28, 1994, pp. 100-112.

<sup>2</sup> J. LE BOHEC, *Le “rôle démocratique” de la presse locale à travers l’étude des relations entre élus municipaux et localiers*, Thèse pour le doctorat de science politique, sous la direction d’Érik Neveu, Université Rennes 1, 1994, 3 tomes, 970 p.

<sup>3</sup> J’ai même milité pour l’observation participante s’agissant d’étudier les relations entre les journalistes et leurs sources politiques... (*Polis. Revue camerounaise de science politique*, n° 5, 1998) : [www.cean.u-bordeaux.fr/polis/vol5n1/](http://www.cean.u-bordeaux.fr/polis/vol5n1/)...

<sup>4</sup> J. LE BOHEC, *op. cit.*, 2000, pp. 168-180.

C. Lemieux<sup>1</sup>... (en allant dans son sens contre une incohérence de P. Bourdieu). En revanche, je le rejoins volontiers sur la proximité entre certaines démarches journalistiques et l'ethnologie (p. 206), quand je signale que, lorsque les contraintes extérieures (de temps, etc.) s'estompent et que les contraintes intérieures les y inclinent (vocation de reporter, etc.), les journalistes ne sont pas voués aux "défauts" que les déontologues leur reprochent<sup>2</sup>.

## Vérifier la pertinence de la problématique

Mais le procédé utilisé connaît une autre limite : faire comme si les déclarations d'intention suffisaient pour jauger la valeur scientifique d'une recherche. Dans cette perspective, on pourrait se contenter de la lecture de la 4e de couverture d'un livre ; ce serait faire peu de cas des exigences d'administration de la preuve. En outre, il y a des étudiants et des chercheurs qui vont sur le terrain, ce qui est infiniment louable, mais qui ne ramènent rien d'intéressant dans leur besace parce qu'il leur manque l'"œil sociologique"<sup>3</sup>. Multiplier les comptes rendus purement phénoménologiques, comme on en trouve beaucoup dans le livre de C. Lemieux, tend à nous faire régresser vers un état antérieur des sciences sociales (behaviourisme) ; cela ne veut pas dire pour autant que tout son livre doit être jeté aux orties. Mais en scindant les déclarations d'intention et la démonstration, G. Derèze se prive de la possibilité de mesurer l'éventuel fiasco des projets : à quel moment viendra l'évaluation de la fécondité heuristique respective ? N'y a-t-il pas un paradoxe à prôner l'ethnographie, le contact direct et intime avec les faits et les gens, et à éviter soigneusement de tester la problématique des deux auteurs ? N'est-il pas singulier de se référer à ma recherche sans jamais indiquer si elle est vraie ou fausse<sup>4</sup> ? En éludant tout examen de son hypothétique pertinence ou absurdité,

---

<sup>1</sup> C'était également le cas pour mon premier livre tiré de la première partie de ma thèse de doctorat : J. LE BOHEC, *Les rapports presse-politique. Mise au point d'une typologie "idéale"*, Paris, L'Harmattan, coll. "Logiques sociales", 1997, p. 245.

<sup>2</sup> J.-M. Chapoulie signale aussi que des journalistes et des pasteurs font partie des pères fondateurs de la tradition de Chicago. J.-M. CHAPOULIE, *La tradition sociologique de Chicago : 1892-1961*, Paris, Éd. du Seuil, 2001.

<sup>3</sup> E. HUGUES, *Le regard sociologique*, Paris, Éd. EHESS, 1996 ; H. S. BECKER, *Les ficelles du métier*, Paris, La découverte, 2002. Dans cette perspective, les entretiens ne sont pas considérés comme un *fieldwork* digne de ce nom.

<sup>4</sup> "selon lui,..." , p. 198 ; usage du conditionnel, p. 199.

G. Derèze ne confirme-t-il pas sans s'en rendre compte mon constat du rejet épidermique des travaux les plus "pointus" (dont il s'étonne pourtant p. 204) ?

Autre problème : rester arc-bouté sur des préceptes ne permet pas de tenir compte de la différence entre les objets étudiés ; or, les deux livres ne parlent pas de la même chose. Dans celui de C. Lemieux, la notion de "faute" constitue un élément pivot de la réflexion, malgré sa connotation morale et subjective, voire religieuse (péché)<sup>1</sup> ; son livre est désormais incontournable pour mieux comprendre la "critique" des journalistes<sup>2</sup>. Mon objet d'étude était le décalage entre images sociales et pratiques. Le thème commun, le journalisme, est donc loin de suffire à rendre ces deux recherches comparables terme à terme<sup>3</sup>. C'est d'ailleurs ce point que la lecture "focalisée" (dont la légitimité n'est pas explicitée) permet d'éviter, G. Derèze se concentrant sur les "positionnements", barbarisme dont le statut mériterait lui aussi d'être revisité. Une discussion qui s'organiserait autour de la question de savoir lequel des deux livres apporte le plus de gains en compréhension du réel serait préférable ; et il n'est pas à exclure que le livre de C. Lemieux s'en sorte mieux sous cet angle. Une telle démarche offrirait l'intérêt de ne pas focaliser l'attention sur les seuls extraits examinés et d'éviter un jugement noir-blanc prisonnier d'un *a priori* épistémologique<sup>4</sup>. Elle donnerait l'occasion de mettre en relief le fait que c'est mon objet qui m'a commandé d'adopter cette problématique et cette méthode, et non la défense d'une cause conçue comme un dogme ou la promotion d'une "école" vécue sur un mode clanique<sup>5</sup>.

Le lecteur n'indique presque rien des raisons pour lesquelles j'ai opté pour le concept de mythes à propos des journalistes, autrement dit de ma démonstration. Du coup, ma démarche apparaît saugrenue,

<sup>1</sup> Déplorer l'irrespect de la "règle du recoupement" ne sert à rien tant que les contraintes sociales et les routines professionnelles qui obligent les journalistes à passer outre sont maintenues. À quoi sert-il, dans ces conditions, de parler de "faute", surtout en l'absence de déontologie régulant le milieu professionnel (J. LE BOHEC, *op. cit.*, 2000, pp. 105-113) ?

<sup>2</sup> J. BOURDON, "Note de lecture", *Réseaux*, vol. 19, n° 105, 2001, p. 268.

<sup>3</sup> "de façon évidente, ces deux livres ont la grande qualité de se préoccuper des pratiques des journalistes et sont...", G. Derèze, p. 208.

<sup>4</sup> Les auteurs que j'ose citer seraient "convoqués" (dixit G. Derèze, p. 196), un peu comme si je m'appuyais improprement sur leur autorité savante.

<sup>5</sup> "d'un point de vue méthodologique, les deux livres proposent des orientations assez radicalement différentes qui nous paraissent, d'une certaine manière, être assez significatives de deux perspectives *cohabitantes* dans l'univers des approches anthroposociales" (G. Derèze, p. 206).

caricaturale et erronée à qui n'aura pas compulsé mon ouvrage. Il est courant que les professeurs de méthodologie cèdent à deux travers, véritables déformations professionnelles : le premier est le refuge dans une approche philosophique de l'épistémologie, d'où sont tancés les humbles chercheurs qui prétendent naïvement avoir découvert quelque chose (syndrome Karl Popper) ; le second consiste, sous l'effet de la présentation didactique des auteurs classiques et des notions canoniques, à les ranger dans des cases étanches et à exagérer les différences. G. Derèze est heureusement étranger au premier risque, mais il se laisse prendre par le second ; les différences qu'il signale sont certes partiellement fondées, mais il en déduit une incompatibilité définitive qui me semble contestable. La zone de pertinence du paradigme boltanskien étant réduite, ne pourrait-on pas l'utiliser, une fois amendé et complété, pour apporter un angle supplémentaire sur une situation<sup>1</sup> ?

En fait, la recherche présentée dans mon livre est à la fois inductive et déductive ; elle est même peut-être, contrairement aux apparences<sup>2</sup>, plus inductive que celle de C. Lemieux<sup>3</sup> : “ Le modèle [des économies de la grandeur] apparaît largement hétéronome : beaucoup de questions qu'il pose ou des problèmes qu'il cherche à résoudre sont induits par les modalités de sa construction. Il risque alors d'être conduit à découvrir dans la réalité sociale ce qu'il y introduit lui-même ”<sup>4</sup>. Ce cadre entraîne une déconnexion artificielle du discours et

<sup>1</sup> P. JUHEM, “Un nouveau paradigme sociologique”, *SCALPEL*, vol. 1, 1994, pp. 141-142.

<sup>2</sup> “La perspective de C. Lemieux –plus proche des données empiriques– et, avouons-le, de nos propres orientations de recherche...” (G. Derèze, p. 207).

<sup>3</sup> “Plutôt qu'une sociologie compréhensive du travail journalistique et de ses critiques, C. Lemieux ne tente-t-il pas une anthropologie des liens sociaux? L'observation des pratiques journalistiques avec le télescope des grammaires *ne nous montre que les grammaires*” (H. GLÉVAREC, “Note de lecture”, *Réseaux*, vol. 19, n° 105, 2001, pp. 278-279).

<sup>4</sup> P. JUHEM, p. 122. Le contenu du livre de C. Lemieux est fortement influencé par le paradigme dans lequel il a baigné durant son cursus universitaire, à savoir celui de Luc Boltanski et Laurent Thévenot, où les apories ne manquent pas : concentration du regard sur les discours à l'exclusion du reste (“purs échanges d'arguments entre les personnes”, P. JUHEM, p. 125), renoncement à la prise en compte des caractéristiques des personnes, mise sur le même plan des autojustifications des acteurs et de l'analyse scientifique, présumé que les pratiques des acteurs découlent de leurs rationalisations *a posteriori*, vision harmonieuse de la société, etc.. La quête d'une “troisième voie” débouche en fait sur la juxtaposition d'un empirisme sans concepts et d'un théoricisme sans données dans la même œuvre (P. BOURDIEU, *Science de la science et réflexivité*, Paris, Raisons d'agir, 2001, p. 31).

du contexte (biais exégétique), en présupposant que les arguments s'imposent d'eux-mêmes<sup>1</sup>, magiquement, qu'il n'existe ni rapports de forces ni intérêts ni enjeux<sup>2</sup>. Compte tenu de l'objet d'étude, mon matériau empirique est logiquement constitué pour une part des propos tenus par des journalistes ; j'ai donc énormément tenu compte de ce que disaient les acteurs étudiés<sup>3</sup>. Mais s'agissant de montrer le décalage avec les pratiques, je me suis appuyé sur une myriade d'observations personnelles ainsi que sur de nombreux travaux sérieux réalisés par d'autres chercheurs, auxquels j'ai estimé que l'on pouvait faire confiance : Michel Mathien, Rémi Rieffel, Érik Neveu, Jean-Marie Charon, Patrick Champagne, Benoît Grevisse, Christine Masuy, Annie Collovald, Denis Ruellan, Louis Pinto, Jean Mouchon, Éric Darras, Francis Balle, Pierre Albert, Bernard Delforce, Édith Rémond, etc. Dans bien des cas, ils avaient déjà signalé l'existence de l'un de ces mythes professionnels, mais sans les rassembler en tentant de faire une recension exhaustive, ce que j'ai réalisé dans une optique avant tout didactique (mais peut-être en ai-je oublié)<sup>4</sup>. Contester ma démonstration est bien évidemment possible et même souhaitable, mais il paraît difficile de revenir sur la grande majorité de choses que l'on sait déjà, sauf à croire que l'on va chambouler de fond en comble la réflexion scientifique sur les journalistes à chaque enquête de terrain.

En revanche, le reproche consistant à signaler que le vocable "mythe" est chez moi un concept à géométrie variable générateur de confusion me paraît recevable<sup>5</sup>. Cela explique sans doute le faux-sens de G. Derèze quand il me cite à propos d'Érik Neveu (p. 200) ; en fait, il fallait comprendre que je prenais mes distances avec lui (bien qu'il fut mon directeur de thèse) sur la question du concours involontaire du mythologue à la construction des mythes. J'ai simplement essayé après coup de définir mon approche pragmatique par rapport à celle

---

<sup>1</sup> "Le paradigme des économies de la grandeur fait de l'échange discursif le moyen de converger vers l'accord et attribue donc aux arguments échangés par les acteurs une forte efficacité sociale", P. JUHEM, *art. cit.*, p. 136.

<sup>2</sup> P. JUHEM, p. 121.

<sup>3</sup> "Cette façon de poser le problème entraîne, bien évidemment, un certain nombre d'exigences, dont la moindre n'est pas la nécessaire prise en compte du point de vue des acteurs eux-mêmes" (G. Derèze, p. 203).

<sup>4</sup> Celui du "service public de l'audiovisuel", par exemple.

<sup>5</sup> "La notion de mythe définie de la sorte, de façon relativement extensible et diverse, risque peut-être de provoquer chez le lecteur quelque amalgame ou confusion..." (p. 199).

des structuralistes (ethnologues ou sémiologues) des années 1950-1960 (Claude Lévi-Strauss, Roland Barthes), qui me semble engoncée dans un carcan. Non seulement le fait d'aborder les faits sociaux par le moyen d'une "grammaire" (C. Lemieux), notion tirée de la linguistique structuraliste, s'avère réducteur et obsolète, mais la définition du "mythe" chez les structuralistes présente un point aveugle : celui de ne jamais s'interroger sur son fondement empirique. Aux États-Unis, une telle attitude, poussée à la limite, conduit à mettre sur le même plan les théories du Big bang ou de l'évolution des espèces et l'Ancien Testament. Mon utilisation du terme de "mythe" s'avère finalement plus proche de celle des historiens, comme l'illustrent les citations placées en exergue de mon ouvrage (Paul Veyne et Norbert Elias). Elle s'explique uniquement par l'objet tel qu'il existe et par la problématique nécessaire pour l'analyser, que Michael Schudson avait fort bien exprimé : "Les mythes peuvent eux-mêmes devenir une partie de l'appareil institutionnel du journalisme"<sup>1</sup>.

## Les conditions sociales de la recherche

Au-delà de la réponse ponctuelle à la lecture "focalisée", il convient de s'interroger sur les conditions sociales de possibilité d'une recherche scientifique pointue sur l'activité des journalistes. Cela consiste notamment à expliciter les liens qui existent entre le contexte social où se trouvent les chercheurs et les effets sur leur travail. Quelles sont les circonstances qui favorisent ou entravent les chercheurs dans leur travail de mise au jour des faits et des contraintes ? Plusieurs remarques, qu'il faudrait creuser, me viennent à l'esprit. En premier lieu, on sait qu'historiquement et présentement les porte-parole de la "profession" journalistique (en France, en tout cas) attendent surtout des savants qu'ils légitiment leurs pratiques et leurs représentations ; il arrive de s'entendre dire : "j'aimerais bien qu'un jour un chercheur s'intéresse à..." ; de même, certains porte-parole tombent des nues en s'apercevant que tel chercheur n'abonde pas dans leur sens : "comment ? vous ne savez pas ça !" ... La revue lilloise *Les Cahiers du journalisme* et l'ambition de fonder un centre de recherches à l'ESJ illustrent cette volonté de contrôler le discours

---

<sup>1</sup> M. SCHUDSON, *The Power of News*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1995, p. 164.

savant sur la corporation<sup>1</sup> ; c'est justement l'utilité sociale des mythes professionnels pour la consolidation symbolique d'un groupe éclaté qui explique cela<sup>2</sup> : "La perception de notre métier par le public évolue dans un sens qui n'est pas favorable aux professionnels. Les *chercheurs de tous poils*, et surtout ceux qui n'ont pas eu à rédiger une brève en urgence, *dissentent "scientifiquement"* sur des mœurs qu'à vrai dire nous qualifions aussi de *honteuses*"<sup>3</sup>. Il est donc primordial pour les journalistes que tout travail dérangeant apparaisse comme une simple "critique" (valeur limitée à une idiosyncrasie individuelle).

Ensuite, force est de constater la proximité fréquente des velléités de régulation et de normalisation déontologiques du milieu parmi les journalistes d'obédience religieuse (dont l'hebdomadaire *Télérama* est le symbole)<sup>4</sup>. Ce n'est pas un hasard si l'ESJ a des liens passés et présents avec l'Université catholique de Lille (Centre d'éthique contemporaine) et l'UCL. C'est aussi cette école de journalisme qui s'efforce le plus d'insuffler une morale professionnelle à ses étudiants en France<sup>5</sup>. Cela confirme que le rapport assumé aux valeurs est un moyen récurrent d'intervenir dans la "société civile" et l'"espace public". L'injonction normative, le rappel éthique et la déploration morale motivent un rapport critique au journalisme qui s'auto-entretient ; il s'ensuit que le travail quantitatif et qualitatif exigé par la science, où l'on vise la neutralité axiologique, apparaît contingent<sup>6</sup>. Le déontologue, en ne se donnant pas les moyens de saisir

<sup>1</sup> ESJ : école supérieure de journalisme (Lille), reconnue par la "profession".

<sup>2</sup> "Chaque profession produit une idéologie professionnelle, une représentation plus ou moins idéale et mythifiée d'elle-même, le groupe des journalistes comme les autres", P. BOURDIEU ("Journalisme et éthique", *Cahiers du journalisme*, ESJ, n° 1, 1996, p. 11). Cette citation est évidemment dans mon ouvrage ; c'est dire que je n'ai jamais prétendu que les journalistes étaient les seuls à adhérer à des mythes professionnels (G. Derèze, pp. 200-201).

<sup>3</sup> Patrick Pépin, directeur de l'ESJ, extrait de l'éditorial du numéro 1 des *Cahiers du journalisme*, 1996, p. 5.

<sup>4</sup> Cet hebdomadaire fait partie du groupe des Publications de la Vie catholique.

<sup>5</sup> Johanna Siméant a montré qu'au CFJ (Paris), le terme "déontologie" se réduisait à un aspect technique : le réglage anticipé des rapports avec les sources, les pairs et le public dans le travail d'écriture. J. SIMÉANT, "Déontologie et crédibilité : le réglage des relations professionnelles au Centre de formation des journalistes", *Politix. Travaux de science politique*, n° 19, 1992.

<sup>6</sup> "Ce que j'ai essayé de faire, c'est de démontrer qu'il y a des choses que l'on peut appeler des fautes. *Vraiment des fautes*. Il y a des actes qui sont *pas tolérables*, du point de vue, évidemment, de certains interlocuteurs, du public, mais aussi des journalistes et de la *morale professionnelle*", C. Lemieux, *France-Culture*, 12 avril 2000.

scientifiquement la situation, ne ménage-t-il pas la pérennité de sa posture, qui ne demeure tenable qu'à condition de sous-estimer la complexité des situations et la force des contraintes<sup>1</sup> ? L'ethnométhodologie est-elle autre chose qu'une manière alambiquée de justifier les jugements de valeur du savant ?

Qui plus est, on observe fréquemment des liens institutionnels entre certains groupes de presse et des écoles de journalisme. Une partie imposante des formateurs et des conférenciers sont en réalité des praticiens ou des ex-praticiens, qui ont logiquement intériorisé les normes de leur milieu. Seuls les "professionnels" connaîtraient les choses comme elles sont ; la faible transparence des rédactions permet d'ailleurs d'entretenir *ad vitam æternam* cet argument simpliste<sup>2</sup>. Il faut dire que les étudiants n'ont souvent pas très envie que l'on désenchante les images idéalisées qu'ils ont de la carrière courtisée. Dans ce contexte où l'on pense que la préparation d'une entrée réussie passe obligatoirement par une symbiose avec les attentes des employeurs (plutôt que par le piston ou la soumission), l'objectivation sociologique peut effectivement paraître grincheuse et encombrante. Mais est-il de la compétence et de la vocation des établissements d'enseignement supérieur d'imposer les mythes professionnels aux entrants (ce qui est la meilleure façon de ne pas leur permettre de maîtriser intellectuellement les situations où ils vont se trouver) ? Or, les universitaires risquent d'être d'autant plus dépendants d'intérêts extérieurs au progrès scientifique qu'ils évoluent dans un établissement supérieur privé (ou public sponsorisé), dont la survie est assurée par les subsides versés par les parents et les entreprises<sup>3</sup>. Il y a lieu de se demander s'il est possible, pour un savant doté des meilleures

<sup>1</sup> Le rapport "critique" aux journalistes de C. Lemieux est schizophrénique : d'un côté il joue le rôle d'agent déstigmatisateur, ce qui explique en partie qu'il ait eu accès à des rédactions qui ont l'habitude de cacher leurs stigmates et s'adonnent à des "mascarades" pour contrôler l'information (E. Goffmann parle de la "division du monde en lieux interdits, ouverts et réservés" : *Stigmaté*. Paris, Éd. de Minuit, 1963, pp. 102 et 116) ; de l'autre, il joue le rôle d'entrepreneur de morale qui crée sa propre utilité en traçant une ligne entre la normalité et la déviance, ce qui engendre des profits : on sait que "la préoccupation d'un homme peut devenir son occupation" et que "le succès de la croisade laisse notre homme sans vocation" (H. S. BECKER, *Outsiders. Études de sociologie de la déviance*, Paris, Métailié, 1985, p. 177).

<sup>2</sup> Voir le mythe "Transparence". J. LE BOHEC, *op. cit.*, 2000, pp. 310-317.

<sup>3</sup> "La relative autonomie de la recherche ne résiste guère lorsque celle-ci est associée à des enjeux politiques immédiats", indique Alain Garrigou à propos de Sciences-Po Paris (*Les élites contre la République*, Paris, La découverte, 2001, p. 100).

intentions au départ mais inséré durablement dans un tel cadre, de placer sa réflexion en contradiction avec les images sociales officielles<sup>1</sup>. Accepter que les journalistes adhèrent à des mythes concernant leur profession, n'est-ce pas se placer en porte-à-faux par rapport au contexte ?

De plus, à Sciences-Po Paris, l'école de reproduction des élites françaises (surtout politique, technocratique, économique et journalistique), il est extrêmement ardu et rare de professer des explications du monde social en décalage avec la pensée dominante (voir les réactions épidermiques à l'étude sociologique des sondages, par exemple)<sup>2</sup> ; de plus, cette école "n'a produit aucune des grandes figures intellectuelles françaises"<sup>3</sup> et l'enseignement sur le journalisme pour l'obtention du diplôme est résolument terre-à-terre<sup>4</sup>. En ces lieux sacrés, il existe des professions de foi plus reconnues que d'autres, dont les raisons ne se trouvent pas obligatoirement dans leur pertinence supérieure. P. Bourdieu l'indiquait : "on ne peut pas compter sur les patrons, les évêques ou les journalistes pour louer la scientificité de travaux qui dévoilent les fondements cachés de leur domination et pour travailler à en dévoiler les résultats"<sup>5</sup>.

### Une "compréhension" réduite à l'empathie

La béatitude du lecteur "focalisé" se comprend dès lors plus clairement. Le "parti pris théorique et moral constamment défendu"<sup>6</sup> et la "confusion entre critique et travail"<sup>7</sup> de C. Lemieux ne heurtent pas sa vigilance épistémologique. Il ne met pas en lumière la prénotion consistant à postuler un fonctionnement optimal subjectivement défini et à réduire les contraintes qui pèsent sur les journalistes à des "empiètements" ou à des "parasitages" a-normaux et a-moraux, rejetés

<sup>1</sup> L'expérience française montre que des conditions similaires peuvent déboucher sur l'exclusion de l'équipe pédagogique et le non-accomplissement du service statutaire.

<sup>2</sup> G. Derèze semble impressionné par le label "Sciences-Po"-Paris.

<sup>3</sup> A. GARRIGOU, *op. cit.*, p. 99 ; "cette institution promet ceux qui ont su le mieux marier les genres", ajoute-t-il (p. 102).

<sup>4</sup> Une convention a permis d'instaurer un "double diplôme" entre le CFJ (rue du Louvre) et Sciences Po Paris.

<sup>5</sup> P. BOURDIEU, *Questions de sociologie*, Paris, Éd. de Minuit, 1980, p. 7.

<sup>6</sup> J. BOURDON, *art. cit.*, p. 263.

<sup>7</sup> H. GLÉVAREC, *art. cit.*, p. 271.

tant en pratique qu'en théorie<sup>1</sup>. Il ne s'étonne pas non plus de l'absence d'originalité des solutions proposées<sup>2</sup>, dont l'inefficacité est tangible (médiateur, récompenses honorifiques aux journalistes, cercles de qualité, etc.). Il ne voit aucun inconvénient à ce que l'on se contente ingénument de l'explication exprimée par les enquêtés lors des entretiens en guise de vérité sur leurs pratiques<sup>3</sup>. Il n'établit aucun lien entre l'usage massif de la technique de l'entretien et la dépendance interprétative du chercheur<sup>4</sup>. Il ne s'interroge pas sur la valeur scientifique de l'usage compilatoire des exemples de "fautes"<sup>5</sup>. Il admet sans barguigner qu'un ethnosociologue soit indifférent à la définition des rôles sociaux, à la division du travail, à la position respectivement occupée par les acteurs en situation et aux inégalités de ressources mobilisables dans les conflits (rien de moins)<sup>6</sup>. Il ne s'interroge pas sur les conditions à remplir pour être introduit dans les rédactions du *Monde*, de *France 2* et de *Sud-Ouest*, pourtant hermétiques et méfiantes, dans le cadre d'un "stage" : les cautions morales et les relations dont il faut disposer ne sont-elles pas liées à l'assurance que l'observateur autorisé va porter un regard compassionnel ? Bien qu'ethnologue, il néglige le rapport pratique au terrain de C. Lemieux, marqué par l'absence de détails sur son inscription, ce qui jette un froid sur l'authenticité des situations relatées : la bonne volonté affichée suffit-elle pour être un observateur perspicace ?<sup>7</sup> À

<sup>1</sup> Termes entre guillemets prononcés par l'intéressé (*France-Culture*, 12 avril 2000). On sait aussi que "le normal et le stigmatisé ne sont pas des personnes mais des points de vue" (E. GOFFMANN, *op. cit.*, p. 161).

<sup>2</sup> J. BOURDON, *art. cit.*, p. 267.

<sup>3</sup> "Or, s'il avait [son contempteur] interrogé les journalistes et remonté avec eux la série des "parce que", il aurait pu constater que ce qui justifie pour les intéressés l'application de ces règles, c'est toujours, en dernière instance, une forme de devoir (l'indépendance du journaliste, son objectivité, etc.) que justifie toujours le respect dû au public [bref, leurs mythes professionnels !... NdA]" (C. LEMIEUX, *art. cit.*, p. 288).

<sup>4</sup> B. LACROIX, "Objectivisme et construction de l'objet dans l'instrumentation sociologique par entretiens", *L'aquarium*, CRAP-CNRS, Rennes, n° 8, 1991.

<sup>5</sup> H. GLÉVAREC, *art. cit.*, p. 279. "Le rapport de recherche du "sociologue de la critique" est d'abord un *procès verbal* de ces enregistrements", P. JUHEM, p. 129.

<sup>6</sup> H. GLÉVAREC, *art. cit.*, p. 272. La vision de la société de C. Lemieux se caractérise par la prénotion d'une quasi-absence de structuration. Ce postulat apparaît nettement quand il parle de "plus sûr moyen de ne rien comprendre à la fragilité de l'ordre social" (*Réseaux*, vol. 19, n° 105, 2001, p. 285). De ce fait, la société dépendrait uniquement des négociations inter-individuelles au coup par coup ("validé ou invalidé intersubjectivement", *art. cit.*, p. 288), ce qui est étrange pour un "sociologue".

plusieurs reprises, G. Derèze trahit la difficulté de se démarquer des pratiques et des représentations produites par les journalistes<sup>1</sup> ; il note avec effroi que “tout [mon] travail de problématisation et d’analyse est une déclaration (*assez radicale*) de non-appartenance au champ journalistique et à ses traits idéologiques” (p. 200)<sup>2</sup>. Mais avec un double risque de méthode : assimiler l’ethnométhodologie à la méthode ethnographique (alors que le premier mot-valise n’a rien à voir avec le second) ; confondre le “détour compréhensif” (approche wébérienne revendiquée, mais interprétée comme un rapport empathique et fusionnel avec les acteurs) avec la prise en compte des structures mentales, des opinions et du “vécu”<sup>3</sup>.

G. Derèze et C. Lemieux semblent partager, et c’est surtout à ce niveau que nous nous “distinguons” (écarts distinctifs constitutifs du champ académique, à relativiser), deux convictions profondes qui impriment leurs réflexions : ils prêtent une attention (a)prioritaire au fait que le travail des savants doit engendrer des effets sur les pratiques journalistiques (“critique dépourvue de force”, “plus facile pour eux à utiliser”, dixit C. Lemieux) et ils font confiance aux individus pour modifier leurs pratiques “fautives”. Sur les deux aspects, on peut être extrêmement dubitatif ; les multiples contraintes sociales et mentales mises au jour et à jour par moi et bien d’autres chercheurs suggèrent que les possibilités concrètes de changement sont infinité-

<sup>7</sup> Par contraste, lire : P. BOURGOIS, *En quête de respect. Le crack à New-York*, Paris, Éd. du Seuil, coll. “Liber”, 2001. À propos du compte rendu effectué par Anne Tristan auprès du Front national de Marseille (*Au Front*, Paris, Gallimard, 1987), Willy Pelletier s’interrogeait : “*Curieux silence*, étrange passivité, d’un enquêteur dont le propos officiellement ne vaut qu’autant que le narrateur fut englouti dans des événements qu’il contribua de ce fait à construire. Naturellement, la *préservation d’une forme de virginité* permet à l’écrivain, en postface, d’inciter les professionnels de la politique à davantage de vertu”, W. PELLETIER, “Description d’une militance et ethnocentrisme : l’implicite normatif du témoignage d’Anne Tristan”, *Critiques sociales*, n° 2, décembre 1991, p. 56 ; P. Bourdieu ajoute : “les comptes rendus scientifiques visent à respecter les normes idéales du protocole scientifique plutôt qu’à raconter les choses telles qu’elles se sont passées” (*op. cit.*, 2001, p. 45).

<sup>1</sup> “... universitaires, chercheurs et citoyens y *sont allés* de leur opuscule ou de leur somme sur la question” (G. Derèze, p. 195).

<sup>2</sup> G. Derèze semble confondre la prise en compte des contraintes mentales des journalistes et la nécessité d’enquêter sur le terrain avec l’appartenance déclarée à leur milieu professionnel, d’où l’ambivalence de l’expression “de l’intérieur” (p. 209).

<sup>3</sup> Qui peut aller jusqu’à défendre de façon corporatiste la cause des journalistes : “Je ne crois pas que les journalistes soient plus paresseux que certains universitaires, loin de là” (*Les Inrockuptibles*, n° 244, 23 mai 2000).

simales<sup>1</sup>. Étant donné l'indifférence des journalistes à l'égard des recherches sur leur groupe professionnel<sup>2</sup>, il y a fort à parier que les efforts pour rendre la "critique" moins facile à relativiser par les "critiqués" ne servent strictement à rien<sup>3</sup>. Les journalistes auront simplement réussi à intimider certains savants prédisposés en les forçant à leur tendre une psyché. De surcroît, G. Derèze et C. Lemieux semblent croire que la prise de conscience assistée par chercheurs interposés déclenchera un changement<sup>4</sup>. Dans la conclusion de mon livre, je propose des modifications législatives parce que c'est seulement en changeant de cadre global que des améliorations ont des chances (minimes) d'arriver ; mais je qualifie moi-même mon projet d'utopique, nè me berçant d'aucune illusion (la suppression du système des correspondants locaux dans la presse écrite régionale, par exemple, au profit de l'emploi de plusieurs centaines de journalistes professionnels, qui susciterait une levée de boucliers et un chantage à l'"homme invisible" sur les parlementaires, comme cela s'est vu lors de la suppression de l'abattement fiscal supplémentaire). Plus de deux ans et demi après la sortie du livre de C. Lemieux (et la campagne pour l'élection présidentielle 2002), on n'en aperçoit pas le moindre effet, y compris au sein des rédactions où il a séjourné, alors que c'est l'une des principales justifications de son livre. Ingrat et farceur, Thomas Ferenczi, ancien ombudsman du *Monde* et grand pourfendeur de P. Bourdieu devant l'Éternel, lui a même reproché sa (trop) grande empathie !<sup>5</sup>... En faisant ainsi office de "bon savant" pour

<sup>1</sup> C. Lemieux parle de "capacité des individus de pouvoir se défaire, au moins en partie, de leur inconscient ou du poids de l'histoire" (p. 123 de son livre).

<sup>2</sup> Je cite non seulement Alain Accardo, mais aussi et surtout Jean-Marie Charon à l'appui de ce constat : J.-M. Charon, "Journalisme et sciences sociales", *Politix. Travaux de science politique*, n° 36, 1996.

<sup>3</sup> Sans compter la candeur consternante à citer les désormais célèbres "voisin de palier Pierre" et "cousine Marie-Sophie", qu'il tente de rassurer sur ses bonnes intentions à l'égard de la corporation journalistique, contre les méchants/mauvais sociologues...

<sup>4</sup> "Selon le point de vue de Cyril Lemieux, les critiques produites d'un point de vue trop extérieur aux pratiques journalistiques elles-mêmes n'ont que très peu de chances d'avoir la moindre *force d'action* ou de *changement*" (G. Derèze, p. 203).

<sup>5</sup> "En le lisant, j'ai eu un peu le sentiment que c'est le livre qu'on attendait. Enfin, les journalistes sont contents parce que enfin on les comprend. Enfin, on les juge pas de l'extérieur. On les juge pas en surplomb, comme comme l'explique Cyril Lemieux. Mais du coup, au risque de me faire l'avocat du diable, je je je m'demande si parfois euh cette compréhension ne ne va pas *jusqu'à l'indulgence*. Par exemple, Cyril Lemieux dit que euh au fond qu'il cherche à se mettre à la place des journalistes, pour les comprendre et pour les critiquer d'un point de vue, dit-il,

journalistes, que restera-t-il au chercheur une fois avéré le constat sans rémission de la stérilité tautologique de son approche, de l'inefficacité pratique de ses investissements et de l'absence de respect de la part des journalistes<sup>1</sup> ? Une impasse, même bien éclairée, reste une impasse. En définitive, à quoi toutes ces précautions et circonlocutions pour ne pas effaroucher les journalistes auront-elles servi ?

Jacques LE BOHEC<sup>2</sup>

---

qui soit acceptable par eux. Donc j' me dis, mais au fond : est-ce que du coup, en se plaçant sur le terrain des journalistes, *est-ce qu'il ne renonce pas à comprendre euh ce qui pèse sur leur travail*, en particulier les contraintes économiques, sur lesquelles l'école de Bourdieu, finalement, a mis l'accent ?", T. FERENCZI, "La suite dans les idées", *France-Culture*, 12 avril 2000.

<sup>1</sup> "[dans le modèle des "économies de la grandeur"] le travail du sociologue, réduit à un rôle de reporter, ne risque-t-il pas d'apparaître comme peu pertinent et *sans valeur ajoutée* lorsque la *seule initiative qui lui sera autorisée* résidera simplement dans la "clarification" des justifications des personnes et des situations dans lesquelles elles sont insérées... ?" (P. JUHEM, *art. cit.*, p. 131).

<sup>2</sup> Maître de conférences en Sciences de l'information et de la communication à l'Université de Technologie de Belfort-Montbéliard. Courriel : jacques.le-bohec@utbm.fr